Le temps du chahut

Autor(en): **Bach, Alfred**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue Militaire Suisse**

Band (Jahr): **116 (1976)**

Heft 5

PDF erstellt am: **10.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-650377

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Le temps du chahut

Il ne se passe guère de mois sans que se produise, dans un pays ou un autre, une explosion de violence engendrée par des causes diverses, économiques, politiques, raciales, voire religieuses. Assurément le phénomène n'est pas nouveau. Ce qui l'est davantage, c'est sa répétition de plus en plus fréquente. Au point qu'on se demande si les hommes ne saisissent pas avec une sorte de joie inavouée tous les prétextes imaginables pour descendre dans la rue et s'y livrer à des excès. Jusqu'en 1968 la Suisse était rebelle à ces formes d'hystérie collective. Les matches de football se terminaient sans qu'il fût besoin de soustraire l'arbitre aux fureurs du ressentiment populaire. Les réunions politiques se déroulaient dans le calme, le poids des arguments comptant plus que l'aptitude à vociférer. Les relations publiques demeuraient empreintes de correction. L'opinion stigmatisait sans ambages ceux qui s'écartaient de la règle du jeu: des trublions l'apprirent à leurs dépens. En bref, la dialectique du muscle, du pavé et de l'insulte n'avait pas le droit de cité chez nous.

Quelque chose a changé depuis quelques années dans ce domaine sous l'empire de modes étrangères. Comme chacun sait, elles sont à l'indignation véhémente, à la descente dans la rue et à la violence. Aussi avons-nous désormais notre lot de solennels bavards et d'adeptes du vacarme. N'importe quoi suscite leurs protestations. Comme nos insatisfactions indigènes ne suffisent pas en général à soulever l'émotion populaire parce qu'épidermiques, ils en empruntent à l'étranger. L'essentiel est de communier dans la colère vertueuse, les poncifs et le tapage. Certes les motifs d'indignation ne font pas défaut, mais ils ne légitiment nullement l'abandon de toute retenue. Or, se donner en spectacle sur l'asphalte devient de jour en jour une forme plus courante de l'affirmation du moi. D'un moi d'autant plus assoiffé de parade qu'il est plus anémique, cela va de soi. Quant au prétexte, il importe peu. Il sera oublié le lendemain.

Le progrès technique, déclare en substance un auteur [1], en construisant un monde où les instincts n'ont plus de place, tend au développement des antagonismes et des conflits, ainsi qu'à l'accroissement de

[1] M. Duverger, « Introduction à la politique », NRF, « Idées », 1964.

l'agressivité et de la violence. L'agression résulterait en dernière analyse de la révolte des instincts déçus contre un monde désexualisé et mal adapté à la condition humaine.

L'hypothèse est séduisante sinon réjouissante. A l'examen elle ne convainc pas. Les sociétés athéniennes et romaines, pour ne citer qu'elles, offrent l'exemple peu reluisant d'une effervescence permanente. On ne saurait pourtant leur reprocher d'avoir émasculé les rapports sociaux et désexualisé la cité; j'en appelle aux mânes d'Aristophane et de Pétrone! Aucune civilisation n'a moins tenu les instincts en lisières, si ce n'est la Renaissance qui n'est pas à proprement parler une période de tout repos non plus. Il sera facile d'objecter que ces fermentations furent suscitées essentiellement par les conditions économiques de l'époque, la lutte des classes; schéma marxiste ne saurait mentir! Cela n'est vrai qu'en partie. En réalité les turbulences ne cessèrent à aucun moment, même pas à l'heure où Rome et Athènes maîtresses l'une du monde, l'autre de vastes espaces méditerranéens offrirent à leurs ressortissants les fruits d'une économie florissante. Conjurations, luttes d'influences et conflits se succédèrent sans interruption, traduisant tout simplement de vigoureux appétits de pouvoir déchaînés sans égard aux désordres sociaux, une solide propension à la violence nullement atténuée par le libre jeu des instincts. Concluons provisoirement que, désexualisée ou non, toute société humaine est peu ou prou en proie à la violence qu'elle élimine temporairement en pratiquant la répression, ou plus durablement en offrant l'exutoire traditionnel de la guerre, variante ancienne du sport, dépassée on veut le croire. Que fit-on des Grandes Compagnies en France ou des excités de la Folle Vie dans la Suisse du XV^{e} siècle? On les pria d'aller se faire tuer ailleurs, ce qu'ils firent incontinent. Ceci étant, il y a fort à parier que, contrairement à ce qu'affirme notre auteur, les époques les plus enfiévrées politiquement parlant furent aussi celles qui connurent la plus forte effervescence sexuelle. Périodes où la rudesse des mœurs et d'excessives tensions politiques furent paradoxalement couronnées des plus hautes et des plus belles créations de l'esprit, comme si la flamme qui fouettait les humains les animait avec une égale vigueur dans toutes leurs activités. Le contraire en somme des moments étales de l'histoire. En vivons-nous un? Si notre monde est réellement désexualisé comme le pensent certains sociologues, ce qui reste encore à démontrer, nous n'avons pas à nous soucier exagérément du présent, ni de l'avenir s'il lui res-

semble. Il sera calme et atone. Et les débordements d'aujourd'hui ne sont que feux de paille.

L'affirmation que le monde moderne singulièrement est mal adapté à la condition humaine appelle aussi de sérieuses réserves. Semblable adéquation a-t-elle jamais été réalisée? Hors des images d'Epinal on ne découvre de toute éternité que distorsion et démesure entre l'homme et le monde. A moins de prêter quelque réalité au mythe du paradis terrestre, fiction propre tout au plus à légitimer les insatisfactions du présent, force est de constater la présence du refus et de la révolte tout au long de l'histoire. Refus des règles sociales, révolte contre une condition récusée. A ce niveau, les cantilènes hippies répondent par-delà les siècles au lamento de l'Ecclésiaste ou aux soupirs de Marc-Aurèle. L'un et l'autre ont exprimé la difficulté d'être sinon, pour des raisons évidentes, celle de s'insérer dans un contexte social. Ou bien tous deux auraient-ils traduit par anticipation les affres de la société de consommation! En réalité, l'homme de tous les temps s'est mal accommodé de sa condition mortelle de même qu'il supporte avec un bonheur variable l'environnement humain, hostile et indispensable tout à la fois.

Dès lors, au lieu de rechercher de quelles subtiles frustrations sociales dérive la violence, peut-être conviendrait-il de s'assurer qu'elle n'est pas le produit de pulsions intermittentes, prenant naissance au sein des individus et des collectivités, indépendantes à l'origine des conditions sociales, mais susceptibles d'être fortifiées par des contraintes, de même qu'une pression augmente au regard de la résistance opposée. Dans cette hypothèse la violence ne se développerait pas à proportion des torts subis, des injustices ressenties, mais bien spontanément, les circonstances jouant le rôle secondaire d'indicateur des points d'inflexion. La question reste ouverte.

Il demeure que les manifestations pour ou contre quelque chose se multiplient, accompagnées de montées de fièvre qui s'étalent quelquefois jusqu'aux barrages de police. Inutile de rappeler que la moindre intervention des forces de l'ordre est interprétée par les manifestants et leurs sympathisants comme une nouvelle preuve de l'esprit répressif de la société. D'une société lasse en réalité des récriminations stériles, de la stupidité et de l'impuissance prétentieuse. Il vaudrait la peine d'analyser les motivations profondes des belles indignations qui battent un temps l'estrade. Evoquons plutôt les épouvantails qui provoquent la catalepsie

de certains cerveaux: les horreurs de la société de consommation, l'oppression des justes, la terreur policière et j'en passe, tous drapeaux de l'impureté brandis devant le front de l'autosatisfaction. On aurait volontiers quelque tendresse pour les acteurs candides de ce théâtre dans la rue s'ils ne démontraient tant d'incompréhension des vrais problèmes et l'absence de volonté de les résoudre. Même les manifestations en faveur d'opprimés politiques étrangers demeurent suspectes de narcissisme. Il faut bien le dire, mises à part de rares natures d'élite, l'homme fait preuve d'ordinaire du plus souverain détachement à l'égard des accidents de parcours de ses semblables. Et les jeunes filles au cœur innombrable qui morigènent les sociétés oppressives en se rongeant les ongles ne font pas exception à cette règle déplorable. De toute évidence, elles se jouent la farce des grands sentiments, comme leurs congénères masculins, sous les applaudissements de badauds confits en niaiserie. Des preuves? La dictature de Franco ne date pas d'hier et ses opposants n'ont jamais bénéficié d'un régime de faveur. Cette situation n'a empêché aucune famille, que je sache, fût-elle progressiste, d'aller éprouver la puissance d'achat de notre franc lourd sur la Costa Brava. Pendant ce temps, des bien-pensants d'une autre facture apportent leur contribution au redressement laborieux des économies à l'Est où les statuts politiques, comme chacun sait, sont d'un libéralisme à frémir. Les uns et les autres prendront feu une fois les vacances finies, quand leur sensibilité aura recouvré des forces au soleil de la candeur et du pharisianisme indigènes. Qu'ils aillent passer leurs vacances où ils veulent, mais qu'ils nous épargnent leur hypocrisie!

Autre thème de bravoure, le tiers monde. Lui aussi suscite de belles envolées. Pourtant jusqu'ici personne n'est descendu dans la rue pour protester contre sa sous-alimentation, excepté de paisibles collecteurs de fonds. Sans doute ne saurait-on trop rappeler à un peuple dont une des préoccupations majeures consiste à combattre les kilos superflus, balance en mains, que des semblables meurent de faim à quelques heures d'avion. Nous n'avons même plus l'excuse de la distance pour rester indifférents, elle qui émousse la pointe de la compassion. La tragédie se déroule sous nos yeux ou presque. Quelle panacée nous propose-t-on pour compléter l'aide officielle et celle d'institutions privées d'assistance en vérité fort efficaces? Une partie du budget militaire. Pourquoi pas? On pourrait rogner du même coup celui des CFF ou celui des sports par exemple. Quel mal y aurait-il là puisqu'il faut de l'argent? N'importe lequel en

définitive à condition qu'on ne prélève pas un nouvel impôt. Car sur ce point l'électorat est chatouilleux, même celui qui élève à de hautes destinées politiques les promoteurs de ce remède-miracle. La vérité est qu'on entend prendre des attitudes nobles sans alléger ses poches ni se mettre l'électeur à dos. Et les petits-maîtres qui nous dispensent chaque jour des leçons de générosité se gardent bien d'en donner l'exemple. Ainsi la tradition voulait autrefois que les jeunes que torturait le besoin d'aventure, ou qui se sentaient à l'étroit dans le pays, aillent passer quelques années aux colonies. On y vivait honnêtement sans se fatiguer trop. Les consciences ne s'offusquaient pas alors que les indigènes en fussent réduits à travailler ferme pour des gains dérisoires. On s'accommodait de cette infortune comme de la malaria. Allégrement. De nos jours les consciences se sont ouvertes aux problèmes du tiers monde, les sensibilités aussi. Mais depuis que les colonies ont changé d'étiquette, qu'on y gagne moins en travaillant davantage, qu'il faut y apporter de réelles qualifications professionnelles et du dévouement, ceux-là mêmes qui condamnent avec tant de vigueur l'égoïsme de la société de consommation, nos jeunes, ne s'expatrient plus du tout. A telles enseignes que l'âge moyen des collaborateurs de l'aide aux pays en voie de développement se situe vers quarante ans.

A la réflexion, peut-être nos catéchiseurs habituels préfèrent-ils secrètement les causes en faveur desquelles on peut s'employer sans engagement véritable à celles qui créent des obligations contraignantes et durables. Pas de risque de passer aux actes avec les premières. Un bon coup de gueule et une descente dans la rue suffisent pour calmer les prurits d'action et de dévouement. On attendra désormais sans impatience une nouvelle occasion de s'administrer l'eau lustrale d'une émotion altruiste. En clamant des slogans en faveur d'Iroquois ou de Zaporogues opprimés, peuples pour lesquels on ne peut rien objectivement, sinon donner de la voix inutilement. Quitte à oublier leur existence l'instant d'après.

Que conclure sinon que cette société moderne supérieurement organisée qui, de l'aveu de Marcuse, a maîtrisé le problème de la répartition des richesses mieux qu'aucune de ses devancières, mais repue, sous-occupée, épidermique dans ses réactions et dont les croyances culbutent cul par-dessus tête, tour à tour baille d'ennui et fait ses crises de nerfs comme une adolescente boutonneuse. Hier encore la quête de la subsistance mobilisait toutes les énergies humaines. Elle en laisse une bonne

partie en friche aujourd'hui. Dès lors, la parade des sentiments creux ne masquerait-elle pas chez beaucoup un profond désœuvrement, un prodigieux dénuement spirituel aussi? Rien d'étonnant à ce que des jeunes aillent chercher à Katmandou ce qu'ils ne trouvent pas ici. Sans doute n'y découvriront-ils que ce qu'ils portaient déjà en eux, mais peut-être aussi ces vertus du recueillement dont trop d'ecclésiastiques font bon marché, préférant l'action sociale à l'enseignement du véritable bonheur. Rien d'étonnant non plus si tant d'hommes sont hypnotisés par les laideurs, ne voyant partout que ce qui blesse le regard, n'entendant que les discordances, ne marquant d'impatience qu'à découvrir des motifs futiles d'irritation. Ils sont désœuvrés et le désœuvrement distille l'aigreur. Inemployées leurs énergies se muent en chiendent. Les indignations vertueuses, la violence sont leur drogue, elles apaisent leur mal d'être. Il est à craindre qu'ils ne soient de plus en plus nombreux à donner dans les pièges à rats des faux problèmes, le feu au train et tout sens critique aboli. Ajoutons, tout humour écarté. Car dans ce monde du tumulte on devient de plus en plus désœuvré et triste. A vrai dire, rien n'y est gai, ni les pédants maussades qui y foisonnent, ni l'art lugubre à mourir. Le sexe lui-même n'y est plus gai, morne objet d'exhibition plutôt que de joyeuse conquête. Qu'on se le dise, les bienfaiteurs de l'humanité à venir ne seront pas les savants qui prolongeront la vie, mais bien les philanthropes qui réapprendront à l'homme à goûter le silence, à rire, à s'engager à fond pour les causes qui en valent la peine, en bref à vaincre l'ennui. Il faudra créer pour eux un nouveau prix Nobel.

Colonel EMG Alfred BACH